

L'HOMME AU COMPLET BLANC

(Du Caire à New York, l'exil d'une famille juive)

Lucette Lagnado, trad. Michèle Fingère, éditions Métropolis, Genève, 2011, 347 pages.

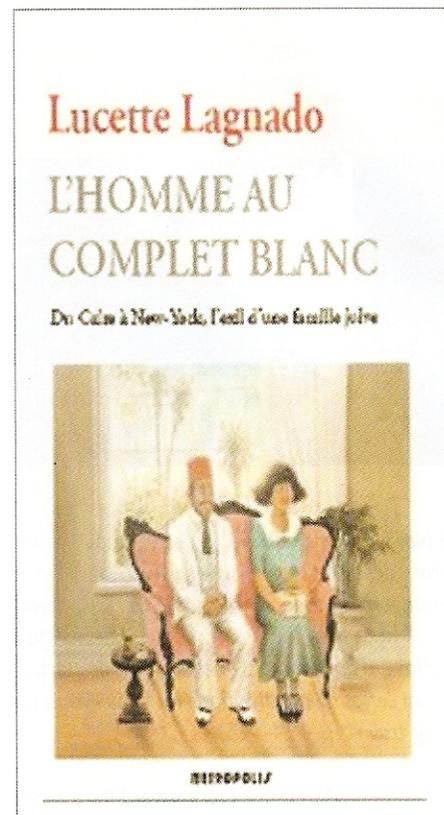
Le sous-titre dit déjà beaucoup, quant à cette autobiographie foisonnante, pleine de rires et de larmes, lucide aussi sur la personnalité ambiguë de cet « homme au complet blanc », ce père adulé mais infidèle, que la vie allait mener d'un Orient encore fastueux à une Amérique indifférente, où les fines hiérarchies des communautés judéo-arabes n'ont évidemment plus cours.

L'auteur a 56 ans, et elle représente justement la face brillante et triomphante du melting pot américain, elle qui, fille d'émigrés ayant presque tout laissé derrière eux, est devenue grand reporter au Wall Street Journal ; elle remet, physiquement, et littérairement, ses pas dans les pas de sa mère, la fine et vulnérable Edith, de son père, Léon dit « le Capitaine », plus âgé que son épouse, séduisant mais inconstant ; Lucette reviendra au Caire, à Malaka Nazli, dans cette demeure dont ils furent chassés à l'avènement de Nasser, comme presque tous les juifs égyptiens de cette période ; elle a, chevillé au corps, le souvenir de sa petite chatte, Pouspous, qu'ils ne purent emmener alors et dont la destinée la fait pleurer tant d'années plus tard... Mais voilà : « le régime nassérien avait clairement fait savoir qu'il voulait se débarrasser de tous les juifs » (p. 150). Air connu...

Tout au long des deux livres et des 24 chapitres de cette admirable promenade dans les souvenirs familiaux, les archives puis les lieux même, nous la sentons guidée par une seule et unique photo, celle où ses parents, dans la gloire de leur amour et de leur mariage, sourient au monde en cette année 1943 – sans se douter de l'orage qui se prépare, de la tempête qui allait tout emporter sur son passage (photo reproduite à l'orée du livre) !

Pourtant, les étapes de l'exil ne sont pas en tant que telles infamantes : en France, « Loulou » (Lucette) constate seulement que les flux successifs d'émigrants doivent absolument reconstruire leur vie : « (...) des familles riches comme la mienne, arrivées du Caire et d'Alexandrie et qui, du jour au lendemain, de nantis allaient se retrouver indigents » (p. 174). Les mentalités ont du mal à suivre : passer du statut de chef de famille respecté à apatride sans le sou, n'est pas facile pour son père. Sa mère se désespère de n'avoir pu faire le deuil de sa propre mère, Alexandra, et finalement tout le monde part pour l'Amérique, renonçant à Israël et allant vers une société dont personne n'a les clés. Dans les froids hivers new yorkais, l'ancien « grand monsieur » du Caire finit vendeur de cravates, puis quasi-mendiant ; les temps sont très durs pour la famille, mais quelques rencontres miraculeuses sauvent Loulou, atteinte de la maladie d'Hodgkin, du délabrement total... Puis le temps achève son oeuvre et à onze mois d'intervalle Edith et Léon s'éteignent, fuyant enfin dans la mort une existence pour eux devenue absurde et insupportable.

Le retour, en 2005, dans la maison de l'enfance est à la fois une merveille et un crève-cœur : elle était égyptienne, elle revient en Américaine, étrangère parmi les siens... Les derniers mots sont évidemment les plus beaux : persuadée d'avoir pu quand même ramener avec elle l'âme meurtrie de toute sa famille, elle repart pour toujours, apaisée et secrètement réconciliée avec ce père impressionnant mais malheureux, qui avait connu dans ces lieux l'état de grâce d'une splendeur à jamais condamnée : « Je sentis qu'ils étaient tous là-bas, sur ce balcon, derrière la balustrade en fer forgé (p. 339).



Toutes les enfances se ressemblent, tous les exils se ressemblent : la conjonction des deux crée cependant un puissant sentiment d'empathie et d'émotion, aidé par une écriture précise et élégante ; tous nos pères ont été un peu cet « homme au complet blanc », signe d'élégance et d'oisiveté – que l'Histoire va arracher impitoyablement à sa patrie et transformer en réfugié amer et dépossédé. L'hommage que lui rend sa fille résonne ainsi profondément dans le cœur de chacune d'entre nous, ravivant les blessures des récits familiaux mais aidant à mesurer la réussite du chemin parcouru.

Isabelle-Rachel CASTA